

DU MÊME AUTEUR

chez le même éditeur

Les Drôles, 1993

Mon père qui fonctionnait par périodes culinaires, 1993

ÉLIZABETH MAZEV

Les Cigales

LES SOLITAIRES INTEMPESTIFS

À nos enfants.

© 2004 Les Solitaires Intempestifs, Éditions

Château La Bouloie – 1, chemin de Pirey – 25000 BESANÇON
Tél. : 33 [0]3 81 81 00 22 – Fax : 33 [0]3 81 83 32 15

www.solitairesintempestifs.com

ISBN 2-84681-052-4

Texte publié avec l'aide du
Centre National du Livre

PERSONNAGES

IRÈNE

PAULE

LOUISE

ALICE

MATHILDE

HÉLÈNE

LÉO

LE RÉGISSEUR

IRÈNE. – J’ai toujours aimé parler.

L’appréciation qui revenait le plus souvent sur mes bulletins scolaires était : « bonne élève, mais bavarde ! »

Seule à la maison, j’installais mes poupées et mon ours, je leur faisais la classe, et je jouais tous les personnages, en changeant de voix. Mon père m’appelait : le moulin.

Dès qu’un visiteur se présentait chez nous, je lui faisais la conversation, en ponctuant mes phrases de mimiques nombreuses et variées. Certains trouvaient ça charmant chez une si petite fille, d’autres étaient agacés.

Je suis bavarde seule et en compagnie. Je peux parler de tout, pendant des heures. Je suis redoutable au téléphone, on m’appelle pour un renseignement et c’est parti pour un tour de cadran. Une de mes amies n’ose plus m’appeler directement, elle charge son fils de ses commissions, et comme il a six ans, la conversation est forcément plus limitée.

Je me souviens d’un long trajet en train il y a quelques années. J’étais toute jeune comédienne, j’allais au Festival d’Avignon pour la première fois, je voyageais avec Léo, lui aussi metteur en scène débutant. Nous étions très exaltés et nous avons parlé à en perdre haleine cinq heures durant, à l’époque le voyage était très long. Un peu avant Orange, la dame assise devant nous s’est levée pour prendre ses valises, et nous a demandé, mi-exaspérée, mi-amusée :

« Mais vous en faites au moins, du THÉÂTRE ? » Je parle aux gens dans la rue, dans les magasins, quelquefois au grand désespoir de celui qui m'accompagne et qui fait le pied de grue.

J'ai longtemps attiré les clochards. À quoi comprendraient-ils que je ne refusais pas de tailler une bavette ? Je l'ignore, mais c'est un fait, je ne pouvais pas passer mon chemin. J'écoutais leur histoire avec intérêt, et pire encore, je répondais, une vraie assistante sociale. On se moquait de moi « ah, c'est pour toi ».

Je ne résiste jamais au plaisir de renseigner longuement les touristes perdus. La tour de Babel n'a jamais été un obstacle. Je baragouine quelques mots dans toutes les langues, par exemple je sais dire carotte en norvégien, ce qui s'est souvent avéré très utile pour indiquer le chemin du Sacré-Cœur. Ou bien j'invente des dialectes croustillants, qui, s'ils ne renseignent pas, ont au moins le mérite de distraire mes interlocuteurs. Je suis particulièrement douée en *Italiano facile*, un savant cocktail de français, de restes d'initiation au latin classe de sixième et de terminaisons variées en « o » et en « a ». Seules les langues extrême-orientales me laissent coite, mais alors c'est l'anglais de cuisine ou mieux encore, le mime qui prend la relève. J'ai toujours un plan sur moi, pour renseigner les égarés même dans un quartier que je ne connais pas.

Toutes les occasions de conversation sont bonnes à prendre. Mes amis et ma famille m'envoient au front, glaner renseignements et informations divers. Je reviens rarement bredouille. Le commun des mortels est volontiers prolix et les secrets sont faits pour circuler.

Les vieux et les enfants sont des interlocuteurs aisés, mais je ne dédaigne pas les proies plus ardues. Dérider une vendeuse revêche en la complimentant sur son vernis à ongles ou arracher une parole à un inconnu renfrogné sont des petites victoires qui me sont chères. Il y a un plaisir auquel peu résistent : celui de raconter leur vie.

Je ne suis pas pour autant une philanthrope, mais j'aurais été une excellente vendeuse de porte à porte. Je me reconnais le talent de parler des choses les plus anodines dans un langage suffisamment fleuri pour ne pas ennuyer mon auditoire, mais c'est ce flot quasiment ininterrompu qui peut fatiguer.

Je suis inquiète, récemment, j'ai cru déceler des traces d'épuisement sur le visage du psychanalyste chez qui je vais parler une fois par semaine.

PAULE, *elle chante*.

Ce n'est qu'une $n^{\text{ième}}$ chanson
Sur l'air de l'accord-l'accordéon

Rien de neuf à dire, c'est ce qu'on pensait
Sur les petits boutons et le soufflet
On en a bien soupé des ritournelles
Sur la boîte à musique à bretelles
Pourtant ce soir encore une fois
Je chante l'accordéon sur les bras

Ce n'est qu'une $n^{\text{ième}}$ chanson
Sur l'air de l'accord-l'accordéon

Parfois mon accordéon sur le dos
Je me dis j'aurais dû jouer du pipeau
Ou alors du violon du clavecin
Quelque chose de plus féminin
Mais voilà papa jouait du biniou
Alors je m'y suis mise un point c'est tout

Ce n'est qu'une $n^{\text{ième}}$ chanson
Sur l'air de l'accord-l'accordéon

Je ne déteste pas Yvette Hornère
les chansons de Piaf, les bals populaires
Si on me donne la partition
Je peux jouer toutes les chansons

Moi quand je déplie ma boîte à musique
J'entends un orchestre symphonique

Ce n'est qu'une $n^{\text{ième}}$ chanson
Sur l'air de l'accord-l'accordéon

Je suis une musicienne classique
Qui joue de l'accordéon c'est comique
Je ne ferme pas les yeux en jouant
Je ne quitte pas la scène en dansant
Mais quand j'ai le soufflet entre les mains
Je peux quand même en faire pleurer plus d'un

Ce n'est qu'une $n^{\text{ième}}$ chanson
Sur l'air de l'accord-l'accordéon

LOUISE. – Je ne crois pas en Dieu. Visiter une église ne me déplaît pas, si elle est jolie, et il m'arrive même d'allumer un cierge, pour la beauté du geste et la lumière. J'ai eu un amant qui ne pouvait pas regarder un Christ en croix, tant il en souffrait, comme Kaspar Hauser. Moi je peux regarder cet Homme qui porte les péchés du monde, ses plaies me sont étrangères. Le désespoir des Pietà me touche, mais c'est une émotion purement esthétique.

Un jour j'ai surpris Mathilde seule dans les loges, j'ai fait du bruit pour signaler ma présence, elle a eu l'air gênée, je n'ai rien demandé et j'ai parlé de la pluie et du beau temps pour cacher ma propre gêne, j'avais compris qu'elle priait.

Je ne crois pas à la vie éternelle, mais l'idée d'être transformée en autre chose me va. Une pierre, un arbre, ou simplement engraisser une fleur, pourquoi pas ? Tout sauf un ver. C'est le seul être vivant que je ne peux pas toucher sans un profond dégoût.

Petite je ne pouvais pas voir les autres enfants torturer les grillons ou écraser les fourmis sans hurlements de rage, et je passais des après-midi entiers à sauver les guêpes qui venaient se noyer dans la piscine de mes cousins. Parfois je me faisais piquer, mais je m'en moquais, je n'ai jamais été douillette et je ne cherchais aucune reconnaissance. Juste sauver une vie, si petite soit-elle, me suffisait.

Mais croire en Dieu, non.

Peut-être une fois, au bord de l'océan Pacifique, à la *Playa de los Muertos*. J'étais allée me baigner seule, malgré les avertissements et la fraîcheur. Je nage comme une serrure, mais l'eau limpide et la lumière d'un crépuscule extraordinaire m'avaient tentée. La plage était presque déserte, et je m'étais mise nue. J'étais seule dans l'eau, j'entendais les rires lointains de mes amies, et couchée sur le dos je regardais le ciel flamboyant traversé par le vol humide d'oiseaux préhistoriques. J'entendais les battements de mon cœur, et ce n'est pas seulement l'océan qui me portait, c'est la terre entière, notre planète, que je sentais sous moi, attentive comme une mère qui berce son enfant. J'étais la partie infinitésimale d'un tout parfaitement ordonné. Je ne savais pas à qui adresser la gratitude qui m'avait envahie. À l'océan, au soleil qui tardait à se coucher, aux silhouettes noires des oiseaux dans le ciel, ou simplement à mon corps dans lequel je me sentais si bien.

Les voix de mes amies me sont parvenues, soudain plus fortes, elles étaient dans l'eau jusqu'à la taille et me faisaient de grands signes, j'avais dérivé très loin de la plage, et les courants dangereux étaient proches. Je me suis mise à nager vigoureusement, mon maillot à la main, mais la côte s'éloignait toujours. J'ai entendu les cris alarmés, et le froid a envahi mes jambes. Mes mouvements devenaient désordonnés, et j'ai goûté à l'amertume de l'eau.

J'ai pensé tout à coup à cet ami de mes parents qui était mort sous les yeux de ses enfants, en leur adressant des paroles rassurantes alors que les sables mouvants l'engloutissaient lentement.

Je n'ai plus eu envie de lutter et je me suis laissé porter par l'eau.

Je savais que j'allais mourir. J'ai vu la vague gigantesque qui allait me recouvrir mais je n'ai rien fait. J'étais dans les bras d'une géante. L'ombre de l'eau me recouvrait quand j'ai senti quelque chose de dur à côté de moi, je me suis agrippée à la bouée et on m'a tirée sur la plage, nue comme un ver, cramponnée à mon minuscule maillot de bain. Le sauveteur s'était attardé sur la plage avec son fils, et je lui devais la vie. C'est lui qui pleurait en me réchauffant dans sa serviette, il avait vu tant d'hommes et de femmes noyés, pas plus tard qu'hier un homme était mort dans ses bras. Je regardais le corps parfait de cet homme et le visage de son petit enfant qui me tenait la main pour me réconforter, dorés par les derniers rayons, j'ai entendu les cris effrayants des oiseaux inconnus, j'ai pensé à mon fils et les larmes sont arrivées, presque sucrées après l'amertume de l'eau. Et j'ai compris que couchée nue dans l'océan, ma gratitude avait été une pure prière. Je ne crois pas en Dieu, mais j'ai appris à reconnaître les moments de grâce, et je ne manque jamais de remercier, le récipiendaire se reconnaîtra.

ALICE. – Je mange depuis ce matin. Ça a commencé quand le téléphone a sonné. Je savais que c'était ma mère. Ma mère est une grande actrice, très populaire chez nous.

Chez nous ! Je vis en France depuis presque vingt ans et je continue à dire : chez nous !

Elle voulait me souhaiter bon vent pour ce soir.

Je m'étais réveillée très tôt et d'humeur joyeuse, sans angoisse. « C'est la première ce soir », cette pensée me transportait d'allégresse. J'ai utilisé tous les produits de beauté que j'ai trouvés.

Le téléphone a sonné pendant que je m'essuyais les cheveux. Je savais que c'était elle – qui d'autre à une heure pareille ? – mais j'ai répondu en français.

En lui parlant j'ai avalé mon café bouillant, j'étais euphorique.

Je l'ai entendue s'allumer une cigarette et se faire une tasse de thé tout en me parlant, et je l'ai imaginée dans sa maison, notre maison. Les murs tendus de tissu rouge, le fauteuil couvert de poils de chien, l'odeur de tabac mélangée au parfum français, le même depuis toujours, sa seule coquetterie, et j'ai entendu le grille-pain sauter. Je me suis aussi allumé une cigarette, la même marque qu'elle, depuis toujours, et j'ai eu une envie phénoménale de purée, de la vraie purée, encore pleine de morceaux, comme on fait chez nous. Elle parlait toujours, la cigarette dans une main et le téléphone dans l'autre, et elle est allée jusqu'au frigo. Je ne sais pas ce qu'elle racontait,